

n'aborde pas ce sujet, n'éveille pas ces pensées, elles ne font mal.

La jeune fille se tut, à cette injonction impérieuse. Les larmes roulerent dans ses yeux, et une vive douleur se peignit sur son beau visage. Elisa en fut frappée, et reprit aussitôt d'un ton plus doux :

— Je te fais de la peine, pauvre sœur ; mais pardonne-moi ; je souffre tant de corps et d'âme. Et puis, on a tant fait pour détruire la foi de mon enfance !

— Est-elle donc détruite, Elisa ? demanda timidement la jeune fille.

— Hélas ! hélas ! je le crains.

— Non, non, elle vit, jen suis sûre, dans les replis secrets de ton cœur, répliqua Clémence avec feu ; l'étincelle existe, et Dieu permet le choc de la souffrance, pour faire jaillir la flamme pure enroulée dans l'âme généreuse.

La parole inspirée de Clémence impressionna sa sœur, malgré elle. Elisa parut hésiter un instant ; puis elle dit, presque à voix basse et les yeux baissés, comme si elle rougissait de cet aveu.

— Peut-être as-tu raison, chère enfant ?

— Elisa, poursuivit la jeune fille, ah ! je donnerais tout, vois-tu, jusqu'à ma vie, pour obtenir que tu jouisses de la paix qui enivre mon cœur. Va, je prie pour toi tous les jours. Aujourd'hui même, tout à l'heure, je suis descendue à la ville : je me suis rendue dans cette église que tu fréquentais autrefois ; je me suis agenouillée devant cet autel que tu connais ; j'ai épanché dans le sein de Dieu mon cœur qui débordait de désirs et de douleurs. J'ai fait appel à mon Dieu je lui ai demandé beaucoup, non pour moi, mais pour ceux que j'aime, et j'ai tout promis si je suis exaucée.

— Que veux-tu dire ? demanda Elisa étonnée de ce mystérieux langage. De quoi s'agit-il ? qu'as-tu promis ?

— Je puis te faire connaître ce que j'ai sollicité du Seigneur. J'ai imploré pour vous tous, pour mon père, ma mère, mon frère, et particulièrement pour toi la joie de l'âme, cette joie pure et ineffable que la religion seule peut donner. J'ai l'intime confiance qu'un jour je serai exaucée. Quant à ce que j'ai promis, ajouta la jeune fille avec un gracieux sourire, c'est une affaire qui m'est personnelle ; c'est mon secret et celui de Dieu.

La conversation continua encore quelque temps sur ce sujet ; puis les deux sœurs se séparèrent. Elisa plus calme dit à sa sœur en la quittant :

— Continue, chère amie, de prier pour moi.

Clémence sortit de la chambre de sa sœur, remplie de reconnaissance pour Dieu ; elle vit, dans la dernière parole de la malade, un signe manifeste que ses larmes et ses vœux avaient touché le Seigneur, et elle ne douta pas, la naïve enfant, que bientôt Elisa ne revint à ses sentiments chrétiens d'autrefois. De là, Clémence passa dans son appartement, où elle fit une courte prière devant le crucifix d'ivoire qui le décorait. Ensuite elle descendit au salon qui était désert. La jeune fille s'assit à sa place accoutumée, et se mit au travail, car elle n'aimait pas à perdre un instant ; sa vie était sérieuse, partagée entre la prière, la lecture de bons livres et les travaux à l'aiguille. Elle venait à peine de s'installer près de la table à ouvrage, que son père entra.

— Où sont ta mère et ta sœur ? demanda-t-il, avec brusquerie.

— Ma mère, je ne saurais dire où elle est ; je me suis absentée ; je viens d'entrer ici, et je ne l'y ai pas rencontrée. Ma sœur est à sa chambre.

— Tu t'es absentée, m'as-tu dit ? Es-tu donc sortie avec ton frère ?

— Non, mon père. Vous m'avez défendu de faire avec lui aucune promenade sans votre autorisation, et vous savez bien que je ne voudrais pas vous désobéir. Je suis allée à la ville accompagnée de ma femme de chambre.

— Pourrais-je connaître le motif de cette course ?

— Certainement, mon père ; je n'ai rien de secret pour vous. Je suis allée à l'église.

A cette réponse simple et franche, M de Garderel fit une grimace, et se contenta de dire :

— Toujours les habitudes du couvent !

Il ne s'était pas assis ; après deux ou trois tours dans le salon, il sortit sans rien ajouter.

## VI

### UNE RÉVÉLATION.

Le comte de Garderel et sa famille ne rentrèrent à Paris que vers le mois de décembre. Le cencierge Marberie les suivit, et s'installa à l'hôtel de la rue du Bac, pour y remplir les mêmes fonctions qu'au château de Champton.

Quelques jours après, à une heure assez avancée de la soirée, un homme, enveloppé d'un ample manteau brun, sonnait à la porte du pavillon de la rue Ménilmontant. On lui ouvrit